

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Trop tôt... Trop tard!
Bâtissez mon temple... de Gilles Lamer

Gabrielle Poulin

Numéro 41, printemps 1986

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39806ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Poulin, G. (1986). Compte rendu de [Trop tôt... Trop tard! *Bâtissez mon temple...* de Gilles Lamer]. *Lettres québécoises*, (41), 13-14.



Trop tôt... Trop tard!

Bâtissez mon temple... de Gilles Lamer

Au Québec, l'année 1985 fut une année assez sombre en ce qui a trait à la création romanesque. La désillusion collective, politique autant que sociale, semble avoir conduit la plupart des romanciers au défaitisme et au repliement sur eux-mêmes. Si l'on compte *Agonie*¹, qui a été révélé au public cette année, grâce à une nouvelle édition chez Boréal Express, au moins quatre romans laissent se profiler, derrière des personnages voués à l'échec apparent et condamnés à une mort ambiguë, l'ombre du pays suicidaire. Même si ces morts se présentent sous des aspects différents, elles portent toutes un masque funèbre qui les identifie au rêve politique avorté.

Après s'être enfermé dans une chambre de miroirs, Abel (*Steven le héraut*²), qui aurait bien voulu écrire le nouveau Livre immortel, se revêt de la robe blanche du Christ Jésus, met sur sa tête la couronne d'épines et s'empare du fouet de la flagellation. C'est de la main même de Steven, son frère poète, revenu au pays après l'échec du référendum national, que le «romancier fictif» de Beaulieu choisit de mourir, d'une mort loufoque, le cœur transparent.

Dans le récit de Suzanne Lamy, *La Convention*³, le mari de Soria, qui avait chanté à voix très haute, la victoire du Parti québécois en 1976, est atteint, juste après le référendum, d'un cancer de la gorge qui le condamne au silence et l'incite, dans l'atmosphère de trahison qui l'entoure, à faire avancer l'heure de sa propre mort inéluctable.

Qu'en est-il du professeur de l'émouvant récit de Jacques Brault, *Agonie*? L'espace d'une minute, le narrateur et, juste avant qu'il ne meure, le professeur devenu vagabond, ont «formé un lieu de connivence, un pays». Mais, «il n'y a pas, il n'y a jamais eu, il n'y aura jamais de pays» (p. 77). Est-il possible de

mourir sans mourir? De ne «pas vivre de plaintes comme un chardonneret aveugle»? De chanter, chanter tout de même à s'étouffer?

Le narrateur de *Lucie ou Un midi en novembre*⁴ de Fernand Ouellette a choisi lui aussi de chanter malgré l'échec du rêve d'un pays dans lequel aurait pu s'enraciner et grandir l'arbre mythique d'un trop bel amour. Dans ce lieu, qui est un «gouffre de solitude», la vie a été retirée à la bien-aimée. «J'appelle la mort», confie le narrateur qui, tel Orphée, a pu, dans l'espace-temps d'une remontée créatrice, réinventer la présence du rêve et du désir en confondant le visage resplendissant de l'amante et celui du pays ressuscités. «J'appelle Lucie. Qui pourrais-je appeler? Qui m'écoute?»

D'autres romanciers, sentant peut-être venir la fin du rêve ou de l'utopie, ont préféré réinventer le passé et donner corps une nouvelle fois à l'idole, déchu puis réinstallée sur son piédestal, dont l'ombre avait pesé de tout son poids ambigu sur l'enfance des nouveaux chefs. Ceux-là situent l'action de leurs romans à l'époque duplessiste. Denise Bombardier tente d'exorciser *Une enfance à l'eau bénite*⁵. Guy Dessureault dénonce l'amour pos-

sessif, équivoque et totalitaire de *la Maîtresse d'école*⁶. Si *la Constellation du cygne*⁷ renvoie à d'autres totalitarismes, le récit de Yolande Villemaire n'est pas sans évoquer aux yeux d'un lecteur d'ici l'époque de la Grande Noirceur et des évasions vers des paradis d'outre-terre.

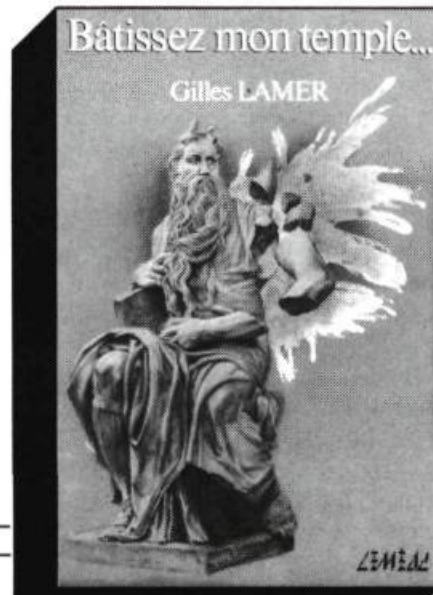
C'est également à une exploration du royaume obscur de l'ère duplessiste que Gilles Lamer cherche à entraîner les lecteurs dans un roman touffu, de structure anarchique. *Bâtissez mon temple*⁸ est un livre composite qui emprunte ses éléments à tous les genres: la parodie, le récit fantastique, la poésie, la confession psychanalytique, l'allégorie, le plaidoyer, le théâtre.

Une nouvelle de quarante-quatre pages, intitulée «Le Blanc et le Noir», forme le quatrième chapitre de ce livre. En réalité, il s'agit là d'une sorte de cellule anarchique qui va se multiplier de façon désordonnée et, par de multiples effractions, pénétrer dans les tissus voisins.

Dans cette nouvelle à l'allure un peu bessettienne, une logeuse, madame Péritel, donne asile à quelques étudiants à qui, en plus de fournir le gîte et le couvert, elle sert le thé tous les après-midi. Max et Marc, qui se font appeler respectivement Monsieur Blanc et Monsieur Noir, sont inséparables. Dans la même maison loge aussi un mystérieux jeune homme noir qui se condamne au silence pour ne pas qu'on voie la tache blanche de ses dents. Il habite une chambre noire, mange dans de la vaisselle noire... Monsieur Pipalabra est un roi nègre dont les autres se moquent royalement.

Cette nouvelle, le narrateur dit qu'il l'a composée au cours d'une aventure qui a duré trois jours, dans une sorte de ghetto noir, l'année de la mort de Duplessis. Elle constitue une expérience d'illumination au sein même d'une audacieuse descente aux enfers.

Le roman raconte la descente de Max Miller dans le royaume souterrain de la «négropole», où il est accueilli par un



troupeau noir comme un pasteur et comme un messie.

Entonné sur le ton même de l'Évangile, le récit reprend la solennelle locution: «En ce temps-là...» Très tôt, se manifeste l'aspect parodique du roman. L'évangile, qui est annoncé ici, est un évangile noir, comme on dit: «une messe noire». Max, le nouveau messie, qui joue à l'antéchrist, ne vient pas pour servir, mais bien, lui, un blanc mâle, pour être servi par des femmes noires, et adulé, sinon adoré, par une population mâle également noire.

Il demeure trois jours dans ce royaume de ténèbres, ces trois jours constituant le reflet métaphorique concentré des trois années de la vie publique du Fils de l'homme et symbolisant en outre les trois jours pendant lesquels le Fils de Dieu demeura prisonnier du tombeau. Les moindres paroles, toutes les pensées, tous les faits et gestes de Max s'étalent très ostentatoirement dans les cinq cent cinquante-sept pages d'un livre bavard, dans lequel tout est dit, décrit, expliqué et explicité à satiété. Le récit métastatique s'enfle et s'étend d'une manière désordonnée, comme une plante monstrueuse.

Le désordre de cette croissance, cependant, obéit aux impératifs de la parodie systématique. Max Miller baptise ses disciples et les foules qui viennent à lui. Son esprit lui souffle les noms les plus fantaisistes: Yogi, Bamboula, Krakatoa, Mamanou, Fa-Pa-Ça. Il connaît son entrée triomphale, sa dernière cène, la trahison et l'abandon des siens... En cours de route, la parodie s'exacerbe jusqu'à devenir grinçante.

L'on a tôt fait de comprendre que le sexe mâle est le seul moteur, le dieu despotique de cet univers caricatural. Fantômes, obsessions, délires constituent la matière brute, à peine dégrossie, de ce récit qui a plusieurs des caractéristiques de la confession psychanalytique. Le roman revêt souvent des allures de plaidoyer. La voix du narrateur est d'ailleurs partout omniprésente, sermonneuse et moralisatrice. Demeurés à la phase anale, les personnages sont pris d'une frénésie de placotage et de bavardage sur un seul et unique sujet: toutes les conversations, et elles sont innombrables, tournent littéralement autour du même pot.

«Il n'y a pas d'art sans contrainte», écrivait Camus dans un de ses célèbres

discours de Suède. *Bâtissez mon temple* a toutes les apparences d'un manuscrit, c'est-à-dire d'un monceau de feuilles en vrac dans lequel, dès les premières pages, le lecteur agacé éprouve l'envie de sabrer. La syntaxe de Gilles Lamer est souvent tellement déficiente qu'elle est un obstacle à la compréhension:

Je n'étais pas plus bizarre que les autres, mais je n'avais aucune peine à le faire croire. (p. 15).

Je n'étais pas sans conscience, mais c'est moi qui me l'étais fabriquée à coups d'angoisse dans les valeurs absurdes mais hélas reconnues qui m'avaient jusqu'alors terrifié. (p. 17).
J'avais oublié qu'un Blanc ne vole jamais un Noir, et aussi la tendance qu'ont les nègres à se laisser lyncher plus aisément qu'ils ne le faisaient eux-mêmes. (p. 20).

[...] répondit-il avec moins de discrétion que je n'en avais mise [sic]. (p. 496).

Je n'étais pas un écrivain. Pas encore. Dieu merci, je ne le savais pas en 1959. Je n'en suis pas certain aujourd'hui. (p. 18).

Les gens que je rencontrais outre-frontière n'étaient plus les mêmes. (p. 18).

Les ressorts de l'écriture de Lamer semblent être l'usage de la redondance, l'abus du pléonasme, de l'antithèse, de l'énumération et du participe passé. Dans ces pages, on anticipe à l'avance, on se cambre vers l'arrière, et Yogi, le géant, est un «homme énorme à la charpente haute, large et bien remplie»...

Le français approximatif et souvent incorrect du récit aux phrases ampoulées, solennelles et ronflantes encadre des dialogues en joual (le joual semble être ici la langue freudienne de l'inconscient), des réparties en anglais (pourquoi l'auteur a-t-il recourus à cette langue?) et des phrases laborieuses, toutes construites sur le même modèle, en petit nègre: «Boulapou! Toi y en être fils de Bwana» (p. 29).

Une phrase, tirée de l'énorme fourre-tout qu'est ce roman peut en résumer le contenu, en cerner la forme et en illustrer la langue: «Icitte tout' se parle, on parle de tout' pis on comprend tout'» (p. 41). Avis donc aux épidermes le moins délicats, aux narines et aux oreilles chatouilleuses. Cet univers de *sexte* contient des scènes qui leur sembleront intolérables. L'on se complaît dans les

comportements marginaux que, en d'autres lieux, l'on persiste à identifier à des perversions sexuelles et que les dictionnaires, toujours maniaquement pudiques, décrivent sous les termes savants et aseptisés de coprophagie, coprophilie, inceste et nécrophilie.

Bâtissez mon temple, le premier roman de Gilles Lamer constitue la première tranche romanesque d'une série intitulée «Foudroyants et Délicats Vertiges», qui devrait compter cinq ou six autres livres. Un naturalisme attardé, un symbolisme politique et social aussi lourd que confus, un humour appuyé, la manie des «farces plates» complaisantes, l'abondance des tics, une langue empêtrée dans ses liens syntaxiques..., tout cela fait douter de la capacité de Gilles Lamer de soumettre une imagination absolument débridée, mais finalement assez limitée quant à l'étendue de son champ, aux contraintes qui rendraient sa course aussi passionnante qu'efficace.

Qu'en sera-t-il des prochains livres? *Bâtissez mon temple* marque un net recul par rapport à des oeuvres d'ici qui ont traité des mêmes thèmes: *la Bagarre* de Bessette, *les Nuits de l'Underground*, de Marie-Claire Blais, les six livres de la «Vraie Saga des Beauchemin» de Victor-Lévy Beaulieu et *Adéodat* d'André Brochu.

Une analyse plus poussée de l'écriture et de la langue de Lamer aurait vite fait de diagnostiquer la sclérose qui les réduit à n'être que manifestations de quelques procédés et résultats d'un petit nombre de recettes. Décidément la liberté de Ducharme demeure inimitable. □

1. Jacques Brault, *Agonie*, roman, Montréal, Boréal Express, 1985, 77 p. (Ce livre a été publié une première fois, à tirage limité, aux Éditions du Sentier, en 1984.)
2. Victor-Lévy Beaulieu, *Steven le hérault*, roman, Montréal, les Éditions internationales Alain Stanké, 1985, 342 p.
3. Suzanne Lamy, *La Convention*, récit, Montréal, VLB, et Paris, Le Castor Astral et Suzanne Lamy, 1985, 83 p.
4. Fernand Ouellette, *Lucie ou Un midi en novembre*, roman, Montréal, Boréal Express, 1985, 228 p.
5. Denise Bombardier, *Une enfance à l'eau bénite*, roman, Paris, Éditions du Seuil, 1985, 223 p.
6. Guy Dessureault, *La Maîtresse d'école*, roman, Montréal, Quinze, 1985, 174 p.
7. Yolande Villemaire, *La Constellation du cygne*, roman, coll. «Prose Sélavy», Montréal, les Éditions de la Pleine Lune, 1985, 179 p.
8. Gilles Lamer, *Bâtissez mon temple*, coll. «Roman québécois», 89, Montréal, Leméac, 1985, 557 p.